

Réal Patry Installations stéréoscopiques et sonores

Caroline Cardin

Number 61, Fall 2002

Côte Ouest
West Coast

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9260ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cardin, C. (2002). Review of [Réal Patry : installations stéréoscopiques et sonores]. *Espace Sculpture*, (61), 49–50.

Réal Patry

Installations stéréoscopiques et sonores

Depuis plus de trois ans, Réal Patry explore la perspective stéréoscopique et l'intègre à ses installations. La stéréoscopie est une technique fondée sur la vision binoculaire, qui permet l'émergence de reliefs à partir de la superposition de deux photographies sur le même tirage, de la prise simultanée de deux clichés par deux objectifs parallèles et de l'utilisation de couleurs complémentaires. Cette technique sera mise à l'honneur du 5 septembre au 6 octobre 2002, à la Maison de la culture Frontenac, dans le cadre de l'exposition regroupant deux installations stéréoscopiques et sonores de Réal Patry, deux environnements impliquant le corps tout entier, à parcourir avec une lunette spéciale à

la main. En manipulant l'image photographique, Réal Patry déjoue nos habitudes perceptives. Fasciné par les icônes de notre culture populaire, il crée des assemblages d'images et d'objets, les recontextualise, faisant ainsi naître dans un jeu relationnel des réflexions sur l'état du monde, sur l'évolution de la vie.

L'installation *Refuge*, d'abord, est constituée d'une quarantaine de lits pliants en bois sur lesquels s'étendent des toiles imprimées laissant surgir, à travers une superposition de photographies, des images de la nature avec des tiges de plantes et d'arbustes, métaphores de l'évolution de la vie, puis des visions de gens, d'enfants couchés réfugiés au cœur même de l'image. L'artiste y a photographié des scènes urbaines qu'il intègre à des reproductions de clichés photographiques en noir et blanc représentant des scènes socio-historiques. Il transforme les photographies en stéréoscopie afin d'obtenir des profondeurs significatives. Ces superpositions permettent l'enfoncement du regard à travers de multiples niveaux de compréhension et l'émergence d'une mémoire, d'une présence, d'un souvenir enfoui sous les habituels repères d'interprétation.

La seconde œuvre, inédite celle-là, s'intitule *Legs*. Elle rassemble trois grandes toiles s'apparentant à des peintures abstraites en rouge et bleu, mais représentant en fait des photographies aériennes, des photogrammes modifiés, manipulés à l'ordinateur et dans lesquelles viennent s'ajouter, à divers endroits, des petites images, des photo-stéréoscopies révélant des pieds, des pas, des marques du passage de l'humain. Des photographies de foules qui passent (dont on ne voit que les pieds) se prolongent dans d'autres images juxtaposées aux grandes toiles, créant ainsi l'impression que ces toiles sont piétinées, que des gens les ont parcourues, traversées,

puis en sont sortis à l'autre bout. En amalgamant ces images, Réal Patry crée des espaces fragmentés, interprétations personnelles d'un quelconque paysage. La première toile représente une forêt sauvage avec ses étendues d'eau. Sur la deuxième, on découvre une chaîne de montagnes, et sur la troisième, des champs agricoles, toutes deux également entrecoupées de photographies de pieds, tels des corps étrangers s'ajoutant aux indices naturels et réels des trois zones représentées par les trois photographies aériennes. Chaque toile est une impression à jet d'encre sur grands canevas de 0,9 x 2,74 m. Les photographies aériennes de même que les photographies de pieds sont imprimées sur le canevas en stéréoscopie — ce procédé analytique permettant d'obtenir la sensation de relief à partir d'images à deux dimensions. Pour percevoir l'effet de profondeur, le visiteur se munit de lunettes colorées mises à sa disposition. Chaque œil reçoit l'image unique qui lui est destinée, faisant ainsi naître une image jusqu'alors imprécise. Une foule de détails cachés, logés au cœur de ces cartes géomorphologiques s'offrent ainsi à la lecture. Après un certain temps d'adaptation, la lunette réconcilie le lisible et l'illisible, et renforce la conviction qu'il se cache là quelque chose à voir. L'image qui apparaît à travers la lunette se transforme complètement, devenant presque palpable. À l'œil nu, le visiteur voit une photographie recouverte de rouge et de bleu, couleurs qui disparaissent quand on regarde à travers la lunette pour laisser place à une photographie aérienne tout en relief.

Sur le large cadre en bois doré renfermant les deux premières toiles sont fixées des centaines de plaquettes mortuaires cuivrées (trouvées dans un bazar en France). Elles semblent nous raconter des morceaux d'histoire, du moins avons-nous le sentiment que quelque chose nous est signifié. Traditionnellement, ces

plaques sur lesquelles se lit un éventail de dédicaces (à notre beau-fils, à notre père, à ma fille, à mon camarade, à mon arrière-grand-père...) sont fixées aux pierres tombales dans une volonté de commémorer l'anniversaire de la mort de l'être cher, et accompagnent un présent offert au défunt (fleurs, images...). Devant cette surabondance de plaquettes, devant cette utilisation à outrance d'un symbole traditionnel, le visiteur oscille entre l'apport solennel de l'objet ou encore son affectation kitsch. Très certainement, ces plaquettes signalent un facteur temps et révèlent une certaine perméabilité à l'histoire.

L'encadrement accentue l'illusion, pour le visiteur, de se retrouver devant les vieilles toiles d'un musée faisant revivre une époque où l'homme était absent, une époque qu'il n'aurait ni transformée, ni dominée. L'aspect muséal renforce la sensation d'être devant un objet précieux, intouchable, qu'il faut vénérer et préserver. Et pourtant, avec la troisième toile intitulée *Culture*, la trace humaine est bien présente. Par ailleurs, le cadre argenté, parsemé celui-là de plaquettes d'aluminium et de plastique, nous ramène davantage à une époque moderne avec cette transformation de matériaux propres à la modernisation, aux développements de l'industrie. Les photographies de pas de foules, de même que les sons, nous rapportent à cette domination présente, à ce désir de toujours avancer. Ainsi sommes-nous entraînés vers le titre de l'œuvre *Legs*, qui évoque les notions de biens, d'héritage, de succession, de donation, de fortune, de concession, d'octroi... *Legs* est une recherche sur les traces laissées dans la mémoire par le passé, le temps, l'histoire. Un plongeon au cœur de l'incontournable dichotomie nature/culture.

Pour pénétrer les toiles, le visiteur est invité à s'asseoir sur une chaise placée devant l'œuvre, ce qui l'amène à se recueillir aux trois

RÉAL PATRY, *Legs*, 2002. Détail. Matériaux mixtes. Photo : R. Patry.





endroits indiqués par les chaises. De cette invitation à prendre son temps découle un état de calme et d'observation minutieuse essentiel à la découverte de cette profondeur générée par la stéréoscopie. Le relief qui apparaît est, quant à lui, ce qui permet au visiteur de pénétrer les différentes définitions de l'image proposée. L'utilisation de la stéréoscopie rend possible la distinction des deux plans de lec-

ture : un arrière-plan duquel se détachent des éléments qui se trouvent dès lors projetés au premier plan de l'image. En regardant à travers la lunette, le visiteur découvre maints détails. Devenant une sorte de géologue étudiant les formes du relief d'un espace terrestre délimité, il promène son regard comme à travers une loupe et recense une infinité de particularités ; il procède, comme le scien-

tifique, à une mise en relation des différentes unités observées. À travers la lunette, les toiles changent dans leur forme, leur matière et leur signification.

Au-dessus de chaque tabouret, suspendu au plafond, un haut-parleur émet des bruits de la nature, des sons de la ville, des pas, des chuchotements qui plongent le visiteur dans un espace sonore aléatoire mais familier. À mesure que défile la trame sonore, l'image devant lui se clarifie et s'organise. *Legs* devient alors un environnement visuel et sonore dans lequel le visiteur se trouve happé. Pour cette trame sonore, Réal Patry a fait appel à un collaborateur, Claude Rivest, qui, fasciné par le son, le bruit que dégagent les objets, a créé une enveloppe sonore destinée à influencer le spectateur, à lui faire découvrir un nouvel espace-temps dans lequel les repères d'interprétation habituels peuvent changer d'orientation. Les stimuli sonores fonctionnent de façon relationnelle avec les signaux visuels. Le visiteur reconnaît et emmagasine divers éléments de l'image, diverses plages plastiques que le son vient alimenter en impliquant un autre espace sensoriel.

Des bruits enregistrés et de l'écoute sont des rêves de polito-

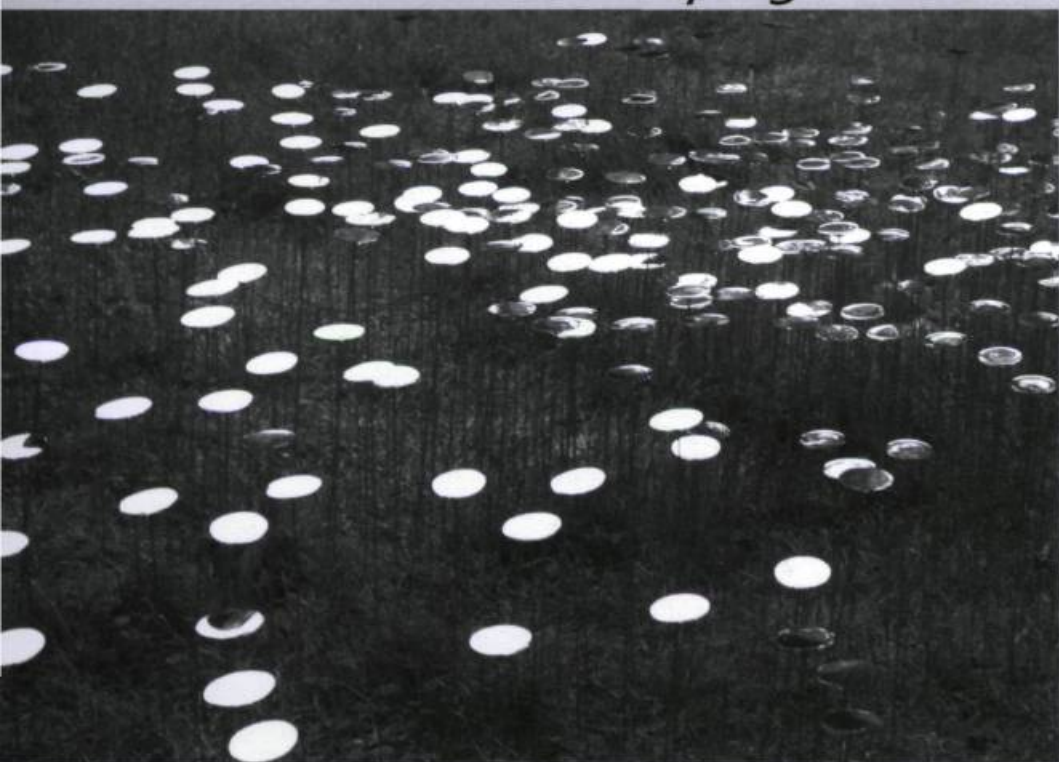
logues et des fantasmes d'hommes de pouvoir : écouter, mémoriser, c'est pouvoir interpréter et maîtriser l'histoire, manipuler la culture d'un peuple, canaliser sa violence et son espérance. Qui ne pressent qu'aujourd'hui le processus, poussé à l'extrême, est en train de faire de l'État moderne une gigantesque source unique d'émission de bruits, en même temps qu'une table d'écoute générale ? Écoute de quoi ? Pour faire taire qui ? (Jacques Attali)

Réal Patry a réalisé ici une œuvre dans laquelle le visiteur se sent un des pôles actifs. La lunette, le haut-parleur, le tabouret, tous ces instruments agissent comme dispositifs interactifs, comme sollicitations transformant le comportement du visiteur devant l'œuvre, de même que sa compréhension.

Réal Patry, *Refuge*, *Legs*
Maison de la culture Frontenac
5 septembre-6 octobre 2002

Réal Patry, *Legs*,
2002. Détail. Photo :
R. Patry.

Paysages et autres fictions



Pour sa 4^e Biennale d'art actuel — et son 15^e anniversaire —, la Maison Hamel-Bruneau a présenté l'événement *Paysages et autres fictions*. Les artistes — Marie-Josée Coulombe, Murielle Dupuis-Larose, Florent Cousineau et Richard Mill, regroupés par la commissaire invitée Lisanne Nadeau, ont élaboré des œuvres environnementales pour les jardins extérieurs. « À l'heure des pixels et du cyberspace, souligne la commissaire, quelle place occupe aujourd'hui le paysage dans notre imaginaire ? Quatre artistes jettent ici un regard unique sur ce thème. Leur présence au sein de l'événement résulte des liens que tisse d'emblée leur production avec le projet de conservation. L'évocation du numérique, l'utilisation de la vidéo ou de systèmes optiques ouvrent la voie à d'autres développements et ce, en regard d'un thème marqué de pérennité. »

SOURCE : SUZANNE T. BEAUCHAMP

Paysages et autres fictions
Maison Hamel-Bruneau, Québec
10 juin-25 août 2002

MARIE-JOSÉE COULOMBE,
Les monades, 2002.
Miroirs et ventouses sur
tiges de métal. Photo : avec
l'aimable autorisation de la
Maison Hamel-Bruneau,